

ISABELLE ARTUS

Odette et le taxi jaune

ROMAN




CHARLESTON

ISABELLE ARTUS

ODETTE ET LE TAXI JAUNE

Chaque vendredi depuis quinze ans, Odette, ancienne costumière de théâtre, passe la journée à Roissy à s'inventer une vie devant le tableau d'affichage des départs. Chaque fois, son ami Maurice la conduit dans son taxi avant de la ramener sagement chez elle aux Buttes-Chaumont. Mais un soir, Odette n'est pas au rendez-vous. Marie-Soleil, sa petite-fille, et Ludovic, un flic mis au placard pour excès de zèle, se lancent à sa recherche à bord de l'imposant taxi jaune de Maurice. La disparition d'Odette les conduit sur la piste d'une Arménienne centenaire au passé douteux et aux révélations stupéfiantes.

Mais qui est réellement Odette ? Au fur et à mesure de cette quête haletante, Marie-Soleil va découvrir un pan caché de son histoire familiale qui l'entraînera au cœur du Paris occupé.

Après le succès de son premier roman, *La Petite Boutique japonaise*, Isabelle Artus nous entraîne dans une aventure aussi romanesque que bouleversante, à la suite de personnages inoubliables.

ISBN : 978-2-36812-780-3



9 782368 127803

19 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature française
Design : Constance Clavel
Illustration : © Shutterstock



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Isabelle Artus a un style d'écriture agréable, on ne s'ennuie pas, elle nous emporte dans ses histoires et on a toujours hâte de découvrir le dénouement. Je recommande ce livre sans hésitation, vous passerez forcément un bon moment. »

Joanna, de @joanna_in_books_wonderland

« Une histoire à la fois pétillante et bouleversante, remplie de rebondissements, qui saura vous surprendre ! L'écriture de l'autrice est mordante, pleine de peps. Un puissant hommage à toutes ces personnes qui ont eu un jour le courage de se battre pour leur patrie. »

Candice, de @madame.bovarysme

« Une histoire particulière qui se démarque par son originalité et son grain de folie, avec des personnages loufoques et une intrigue rocambolesque ! »

Clara, de @lecturedepetiteplume

« L'écriture est originale, mordante et pleine d'humour. Elle rend l'histoire addictive et permet d'aborder des sujets lourds d'une façon différente. Une belle découverte ! »

Magdalena, de @triple_1_de_mag

« Ce qui m'a particulièrement plu, c'est cette galerie de personnages hauts en couleur, un peu déjantés et écorchés par la vie mais qui forment un groupe hilarant. »

Camille, de @leschamoureux

« Un voyage à travers Odette que j'ai beaucoup aimé lire. Le message est beau, la plume est addictive et surtout ce roman est tendre ! »

Caroline, de @cacobouquine

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston,
rendez-vous sur la page
www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

ODETTE
ET LE TAXI JAUNE

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris

ISBN : 978-2-36812-780-3
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Isabelle Artus

ODETTE
ET LE TAXI JAUNE

Roman



À mon père,

*À Ariane, Chloé, Charlotte
En souvenir d'Odette*

PARTIE I

CHAPITRE UN

CHAQUE SEMAINE, À 7 H 45 PRÉCISES, l'énorme Checker Marathon jaune empruntait la rue Georges Lardennois, à l'angle de l'avenue Mathurin Moreau, et entamait sa lente ascension vers le stade. Avec ses deux mètres de large et ses cinq mètres de long, l'imposante américaine était difficile à manœuvrer dans cette rue étroite aux pavés disjoints qui n'en finissait pas de tournicoter. Mais la direction était assistée et Maurice, un as du volant.

Le moteur six cylindres faisait un boucan d'enfer dans ce quartier haut perché du 19^e arrondissement de Paris où aucun bus ne se risquait à monter. Comme la voiture renâclait un peu ce matin, Maurice éviterait le virage en épingle de la rue Rémy de Gourmont. Les patients de la clinique qui le guettaient par la fenêtre seraient déçus, mais il ferait le grand tour.

Encore un virage et il arriverait rue Philippe Hecht.

Maurice se gara en double file devant le numéro 9, jeta un rapide coup d'œil à sa montre – il était en avance.

À 8 h 03 – en retard par habitude –, Odette sortit de l'immeuble : manteau léopard, toque et souliers assortis, maquillage de jour discret, chignon serré au bas de la nuque, gants en chevreau ivoire, sac à main Pierre Cardin au creux du coude, étui à cigarette dans la main gauche, elle se dirigea vers la voiture du pas tranquille de ceux qui savent où ils vont.

Maurice mit le contact, régla son rétroviseur de façon à garder un œil sur sa passagère. Un petit plaisir qui n'engageait à rien.

— Où allons-nous ?

Il posait la question par principe.

— À l'aéroport international. À Roissy-en-France, précisa-t-elle.

« Charles de Gaulle », elle n'y arrivait pas. Les accords d'Évian lui restaient en travers de la gorge, elle n'avait jamais digéré la trahison du général.

— Les poubelles ne sont pas encore passées, remarqua-t-elle devant les monceaux d'ordures qui s'accumulaient sur les trottoirs. C'est fâcheux, nous risquons de nous retrouver bloqués. Je ne peux pas me permettre d'être en retard aujourd'hui.

— Votre avion est à quelle heure ?

— Je n'ai pas encore décidé. J'ai le choix entre le vol d'Alitalia de 10 h 45 ou celui d'Air France à 15 heures.

— Vous partez en Italie ?

— Finement observé, Maurice. La fumée ne vous dérange pas ?

Sans attendre la réponse, elle sortit de son étui une longue cigarette toute blanche, une Muratti Ambassador. Les moindres détails de cette marque italienne l'enchantaient : à commencer par le nom, qui sonnait comme un club sélect de la ville éternelle, et

les armoiries en relief sur le paquet, avec deux lions en majesté encadrant un M et un A entrelacés, surmontés d'une couronne. Un blason autrement plus démocratique que ceux gravés sur les chevalières. Odette ôta un gant afin de dégager son pouce, tourna d'un coup sec la mollette contre la pierre à briquet pour en faire jaillir l'étincelle. La flamme de son Dunhill était faible et elle se reprocha de ne pas avoir vérifié le niveau d'essence du compartiment. Il ne tiendrait pas la distance de sa consommation quotidienne et l'idée de recourir à un briquet jetable, eût-il été inventé par ce cher baron Bic, lui gâchait d'avance le plaisir. Avec un peu de chance, il se trouverait quelques gentlemen fumeurs correctement équipés dans le salon d'attente des premières classes.

La cigarette s'embrasa. Odette conserva quelques instants en bouche la bouffée de tabac blond, légère comme une promesse de *dolce vita* – elle n'avait jamais compris le truc pour avaler la fumée et conservait ainsi des poumons de jeune fille –, puis exhala en soupirant d'aise. Elle se félicitait d'avoir choisi l'Italie aujourd'hui, car pour se mettre dans l'ambiance, rien ne valait ses cigarettes préférées. Un très bon choix, vraiment.

Sans perdre une miette du spectacle, Maurice s'engagea rue de Meaux, malencontreusement encombrée par les camions poubelles retardataires. Un concert de Klaxon tira Odette de sa rêverie. En une seconde, c'en fut fini de Capri et de la jolie crique de Marina Piccola. Abandonnant à regret son Campari à peine entamé, elle fit le point sur la situation.

— Maurice, regardez devant vous, bon sang de bois ! Vous êtes dans la lune ce matin. Tâchez de reculer votre char d'assaut pour nous exfiltrer par la droite, vous prendrez Cavendish à gauche et devriez récupérer la rue de Meaux après les camions. Pas d'improvisation,

surtout, on passe par la Porte de Pantin et on sort fissa Porte de la Chapelle.

— Oui, madame, comme vous voudrez, madame.

— Ne faites pas l'enfant, Maurice, c'est très vilain de bouder à votre âge, le gronda-t-elle gentiment.

— Promis, Odette, répondit le chauffeur en lui décochant une œillade appuyée à travers le rétroviseur.

Odette rougit légèrement avant d'esquisser un sourire délicieux.

— Monica. Aujourd'hui, c'est Monica. Je suis attendue à Rome pour la reprise du tournage.

— Je croyais que les studios étaient en grève ?

— Ils l'étaient, Maurice, ils ne le sont plus. La Cinecittà a rouvert ses portes, j'ai reçu un télégramme me suppliant de revenir pour sauver la production du film.

— C'est une immense responsabilité, commenta Maurice le plus sérieusement du monde.

— En effet, mais Sophia et Claudia font désormais des carrières internationales, je ne peux me permettre d'être absente des écrans trop longtemps. *Mamma mia*, cette industrie va me tuer à petit feu.

— Le périphérique est bouché jusqu'à la Chapelle, je pense qu'il est plus prudent d'envisager le vol de l'après-midi.

— Vous avez raison, *caro mio*, j'en profiterai pour faire un peu de shopping. Aux frais de la production, bien sûr, ajouta-t-elle avec malice.

Maurice gara son taxi jaune à l'emplacement réservé pour les limousines et autres grosses berlines qui assuraient le transport des « Very Important Personalities ». Son véhicule en imposait et depuis vingt ans qu'il utilisait ce subterfuge, il ne s'était trouvé personne pour

contester ce passe-droit. Tout le monde le connaissait à Roissy et tous – flics, gardiens de parking, personnels de sécurité, équipes de nettoyage – étaient montés à un moment ou à un autre dans son taxi new-yorkais, identique à celui du film *Taxi Driver*. Maurice laissait planer le doute à ce sujet : la banquette arrière constellée de brûlures de cigarettes et de taches douteuses valait certificat d'authenticité.

Souvent, le soir, le chef de la sécurité de l'aéroport, boudiné à mort dans son uniforme, s'asseyait sur le siège passager, deux canettes de Kro tièdes dans une main et une Gauloise au bec, pour une balade de détente dans le parking. C'était son sas de décompression avant de rejoindre sa femme, ses filles et son pavillon, sa parenthèse fermée dans laquelle il se sentait hors d'atteinte. Maurice comprenait. Mais lorsque la journée avait été particulièrement difficile, qu'il avait encaissé trop d'insultes et réglé une multitude de problèmes sans un merci ni le moindre mot de reconnaissance, il s'installait sur la banquette arrière, prenait son flingue de service et visait son reflet dans le rétroviseur, en hurlant « *Are you talkin' to me?* ». Maurice en avait des palpitations. Un jour, le gros oublierait de mettre la sécurité et se tirerait une balle dans la tête pour rire. Ou alors, il le flinguerait lui.

Grâce à son taxi jaune, sa discrétion légendaire et son absence de formalisme, Maurice était le roi de Roissy. Odette lui laissa un pourboire généreux en lires, chaussa d'immenses lunettes noires qui la faisaient ressembler à une libellule et s'éloigna vers le terminal d'Air France. Au moment de passer la porte automatique, elle se retourna et agita sa main gantée en signe d'au revoir.

— *Ciao, signora Vitti*, à ce soir, murmura Maurice pour lui-même.

CHAPITRE 2

ODETTE TROTTINA VERS LE KIOSQUE À JOURNAUX et, de son plus bel accent italien, demanda le *Corriere della Sera*, *Grazia* et un paquet de Muratti Ambassador rouge. Lorsqu'elle voulut payer en lires, le jeune homme derrière la caisse refusa tout net. Levant les bras au ciel et prenant à témoin les clients, elle se mit à gémir dans une espèce de sabir incompréhensible. Émue par sa détresse, une jeune fille proposa son aide pour la traduction tandis qu'une autre reprochait au caissier son manque d'empathie. Un couple d'Argentins la fit asseoir pour reprendre ses esprits. L'épouse disparut à la recherche d'un verre d'eau et le mari, gominé comme il se doit, lui murmura des paroles rassurantes en caressant la main d'Odette crispée sur sa liasse de billets inutilisables. Odette but le précieux verre d'eau, la cliente qui avait enguirlandé le caissier offrit de régler ses achats, puis chacun partit prendre son avion. Depuis le fond du magasin, le patron moustachu et ventripotent observait la scène,

hilare. Le caissier, pourtant sûr de son bon droit, ne savait plus où se mettre.

Odette rassembla ses journaux, alluma une cigarette à l'abri de ses lunettes noires et s'en fut comme elle était venue.

— Faut pas lui en vouloir, au petit, murmura le moustachu sur son passage. Il est nouveau, je n'ai pas eu le temps de le prévenir.

Odette gratifia le patron d'un sourire. Elle avait commencé fort, la journée promettait d'être belle.

Pour se remettre de ses émotions, elle commanda un *espresso* à la cafétéria, « *ristretto per favore* », comme au Caffè Sant' Eustaccio, à deux pas de la Piazza Navona.

— Alors, c'est l'Italie aujourd'hui, *signora*? demanda le barman en s'excusant de ne pouvoir toaster le café sur place.

— *Sì, assolutamente!* répondit Odette.

— Ça fait deux fois ce mois-ci.

— La dernière fois, ce n'était pas moi, c'était Sophia. Sophia Loren.

— D'après mon collègue du lounge Alitalia, vous pleuriez dans vos bolognaises parce que votre *mamma* allait mourir et que vous n'y seriez jamais à temps. Vos cousins du Sud étaient déjà auprès d'elle à lui remonter ses oreillers. J'espère qu'elle va mieux ?

— Je ne sais pas, il faudra que je demande à Sophia quand je la verrai. Aujourd'hui, je suis Monica Vitti, je vais sauver du désastre le film de mon cher Michelangelo. Je lui dois bien ça.

— Le peintre ?

— Non, *caro mio*, Michelangelo Antonioni, le célèbre réalisateur qui m'a révélée dans *L'Avventura*. Les studios de Cinecittà sont en grève depuis des mois. Vous ne lisez donc jamais les journaux ? On ne parle que de ça, regardez vous-même !

Elle lui balança son quotidien sous le nez. Le barman ne lisait pas l'italien mais il pigea vite les gros titres : Cesare Maldini, entraîneur de la Squadra Azzurra, donnait le nom des joueurs sélectionnés pour la Coupe de monde de football qui se tiendrait à Paris en juin. Rien à voir avec le cinéma.

— Tu exagères, Odette, comment veux-tu que j'y arrive si tu me sors un article sur le foot ? L'équipe d'Italie, en plus. Tu sais qu'avec le Brésil c'est la meilleure équipe du monde ? On va avoir du souci à se faire, surtout qu'on n'aligne pas Ginola.

— Je te parle Septième Art et tu me réponds ballon rond, tu ignores qui est Michelangelo Antonioni mais tu connais Ginola. C'est qui, celui-là ? *Mamma mia*, qu'est-ce que je vais faire de toi ? lança Odette en levant les yeux au ciel. Au fait, ajouta-t-elle en recouvrant sa gouaille parisienne, bien vu, le coup d'Aznavour et de la *mamma*. Tu deviens bon, mon Gérard.

Tout étonnée de l'irruption de son accent des faubourgs, elle reprit d'un ton rauque, deux octaves plus bas, en désignant son café riquiqui auquel elle n'avait pas touché et dont, à vrai dire, elle n'appréciait pas le goût :

— *Il conto, per favore.*

— Offert par la maison.

— *Grazzie lei*, mon chou, je vais faire un peu de shopping. J'ai repéré une jolie robe bain de soleil chez Pucci. *Arrivederci!*

Gérard la regarda s'éloigner avec tendresse. Odette était leur mascotte à eux. Eux, les travailleurs de Roissy, les employés des boutiques, les serveurs, les bagagistes, les personnels navigants au sol ou en l'air. Elle connaissait tout le monde et même un ou deux commandants

de bord. Elle créait du lien entre les différentes castes de l'aéroport qui cohabitaient et se croisaient sans jamais se parler. Elle avait arrangé nombre de rencontres, dont certaines avaient débouché sur des mariages auxquels elle était naturellement conviée. Odette connaissait chacun par son prénom et pourtant, ils ne savaient presque rien d'elle, si ce n'est qu'elle avait commencé couturière et que ses talents d'aiguilles et son oreille attentive l'avaient promue costumière. Elle avait côtoyé une foule d'acteurs et d'actrices, du « beau linge » comme elle disait. Elle les avait aimés, admirés, défendus et conservait précieusement dans une malle certains costumes de scène de « ses chères vedettes ». On pouvait s'épancher sur son épaule sans se sentir ridicule puisque les plus grands l'avaient fait. Près d'elle, on se sentait vivant, acteur du grand théâtre de la vie.

Pour se rendre à Roissy, elle choisissait toujours avec soin sa tenue en fonction du rôle ou des circonstances – malgré son âge, elle avait conservé sa taille mannequin-cabine. Elle était Frida en partance pour le Mexique : robe à volant, chignon monumental piqué de grosses fleurs en plastique, boucles d'oreilles de gitane, sourcils repassés au khôl noir. Marlène, dont le vol pour Berlin était constamment retardé : smoking d'homme et nœud papillon défait, maquillage et brushing impeccables, et Gauloise au bec en souvenir de son Jeannot Gabin. Ou bien Sophia, en larmes devant sa *pasta* : œil de biche surligné d'eye-liner, cascade de boucles brunes s'échappant d'un foulard de soie ; ou encore Grace Kelly, en transit depuis la Riviera et à destination de New York : chignon sage, manteau assorti au tailleur cocktail-bar de Monsieur Dior, escarpins raisonnables et sac en croco.

Deux fois par semaine, Maurice la conduisait à Roissy, où elle passait la journée, et la récupérait aux arrivées

vers 19 heures pour la ramener chez elle. Lundi, terminal 1 ; vendredi : terminal 2.

Depuis quinze ans, Odette s'inventait des voyages immobiles selon un rituel bien rodé pour le plus grand bonheur et parfois l'agacement de ceux qui y travaillaient.

CHAPITRE 3

MARIE-SOLEIL REMONTAIT LA RUE DE LOURMEL d'un pas rapide en s'efforçant de marcher la plus droite possible pour offrir le moins de prise à la pluie. Le crachin du matin s'était transformé en déluge et l'avait surprise à la sortie du métro. La circulation était dense et les automobilistes klaxonnaient pour se donner l'illusion sonore de maîtriser la situation, furieux de ne pas être en vacances, d'avoir choisi la mauvaise semaine ou d'avoir à faire les courses par un temps pareil – c'est le risque, quand on s'y prend à la dernière minute –, tout ça pour réveillonner en banlieue alors qu'ils n'aspiraient qu'à se blottir sous la couette en attendant la nouvelle année. C'est du moins ce que Marie-Soleil imaginait dans la cacophonie ambiante.

Le trottoir étant trop étroit pour qu'on installe un abribus, l'arrêt du 42 était indiqué par un misérable poteau. Elle ralentit, se pencha en direction du carrefour, plissa les paupières : aucun bus à l'horizon, la faute à la pluie. Quitte à être trempée, autant joindre l'utile

au désagréable et finir à pied. Elle était déjà en retard. Personne ne lui en ferait le reproche – elle assurait seule la permanence pour les fêtes, un privilège imposé lorsqu'on n'a ni enfant ni mari et si peu de famille –, mais elle était consciencieuse à l'excès.

Elle frissonna sous son pardessus d'homme deux fois trop grand et rajusta sur ses oreilles son bonnet de laine jaune canari. Avec sa grosse écharpe assortie et ses chaussures de marche hors d'âge, elle avait une drôle d'allure, mais son apparence était le cadet de ses soucis. Cela dit, heureusement que sa grand-mère ne l'avait pas vue sortir dans cet accoutrement, sans quoi elle aurait eu droit à un remontage de bretelles en règle, sur l'air de « quand on a la chance d'être aussi jolie, on ne sort pas habillée comme un sac, c'est une offense à la féminité du monde libre ». Elle aurait levé les yeux au ciel en signe d'incompréhension et lui aurait conseillé de se maquiller un peu « par politesse vis-à-vis des autres » et de se couvrir la tête avec un foulard en soie – n'importe quoi plutôt que ce bonnet jaune, feutré par endroits et détendu dans l'ensemble, qu'elle portait depuis la classe de neige de ses douze ans.

Marie-Soleil lui aurait répondu que le pardessus trop grand était fort utile dans le métro pour maintenir les importuns à distance, que ses godillots chauds et confortables avaient pour mérite d'être imperméables, une aubaine par temps de pluie, et que son papa l'avait baptisé « *petit tournesol* » la première fois qu'il l'avait vu avec ce superbe bonnet jaune. Évoquer son père aurait mis un terme à la conversation. Pour se faire pardonner d'avoir cité l'absent, elle l'aurait embrassé sur les deux joues en lui promettant de porter la robe qu'elle lui choisirait pour le réveillon.

À la hauteur de l'avenue Émile Zola, elle tourna à gauche. Arrivée devant l'agence, elle fouilla la poche intérieure de son sac à la recherche de ses clés, ne les trouva pas et se mit à paniquer. Agenouillée sur le trottoir, elle retourna son sac dont le contenu faisait irrésistiblement penser à celui de Mary Poppins : tickets de cinéma, de caisse et de métro en vrac, paire de gants dépareillés, *Pariscope* du mois dernier, canette d'Orangina, Kleenex, cahier de mots croisés, courrier en retard, *L'Insoutenable Légèreté de l'être* de Kundera – certains ont des livres de chevet, elle n'avait que des livres de sac –, mais point de clés. Elle fit un rapide bilan de la situation : l'aller-retour depuis le 15^e arrondissement lui prendrait au moins une heure et demie, ce qui lui laisserait à peine vingt minutes à l'agence si elle voulait rejoindre les bénévoles de l'Institut Jeanne-Garnier pour fêter le réveillon de midi avec les malades dont c'était clairement le dernier. Depuis six ans, elle n'en avait loupé aucun.

Retourner à la maison induisait le risque non seulement de se faire enguirlander par sa grand-mère et, à vingt-huit ans, Marie-Soleil avait largement passé l'âge, mais surtout que l'octogénaire l'empêche de repartir par ce temps « à ne pas mettre un chrétien dehors ». Elle lui dirait que les morts n'étaient pas aux pièces, vu qu'ils avaient l'éternité devant eux, que les mourants n'étaient pas les plus malheureux et qu'il valait mieux privilégier les vivants. Un instant, Marie-Soleil se sentit flancher, mais l'enseigne éteinte de l'agence la rappela à l'ordre : les pompes funèbres ne pouvaient pas fermer la veille du 1^{er} janvier. C'était trop angoissant pour les clients qui comptaient sur elle. Elle s'apprêtait à rebrousser chemin lorsque sa main gauche, mue par une intuition qu'elle n'avait pas sentie passer, plongea jusqu'au coude